

Désert américain, début du mois de novembre 2005

Pour beaucoup d'Européens qui quittèrent leur pays d'origine il y a plusieurs siècles ou décennies pour le Nouveau Monde, le mot « Amérique » soufflait à leurs oreilles un écho de liberté et de fortune assurées. Traversant l'Atlantique par milliers sur des bateaux bancals et insalubres, ils espéraient échapper à une Europe étriquée et intolérante. Avec femmes, enfants et quelques valises sous le bras, ces hommes à la pilosité étrangement développée comptaient bien s'établir et prospérer, à la sueur de leur front, au grand damne des peuples qui se trouvaient sur leur chemin, n'étaient pas Blancs et n'allaient jamais à l'église. Dieu qui, dans sa bonté, avait donné le courage à tous ces hommes et ces femmes de couper leurs racines pour aller livrer leur scalpe à des sauvages couverts de plumes, les accompagna dans cette grande aventure. Ainsi, après des décennies de travail acharné, poussé par une foi sans limite, le colon blanc devint maître du continent. Après réflexion, cela aurait pu être plus difficile (après tout, la société blanche n'était-elle pas technologiquement et spirituellement supérieure à la société rouge ?). Pour remercier ses brebis d'une telle fidélité et d'une telle ardeur, Dieu leur donna les clés de la richesse. Il créa ainsi le rêve américain.

Pour nous, le « rêve » a commencé en Alaska il y a maintenant sept mois. Un

rêve fait de grandes étendues vierges, d'air pur, de troupeaux de caribous à l'infini et d'accueillants et adorables citoyens à tendance démocrate, voir anti-républicaine. Quoi de mieux pour un commencement dans un pays que l'on dit pourtant réfractaire à tout

montagnes dont les couleurs changeaient selon l'humeur. Nous en avons presque oublié la route, ses bruits et ses surprises (notre dernière expérience en auto-stop nous a conduit tout droit dans la cabane d'un couple d'échangistes, charmants, mais pas notre genre). Et



Portrait de famille devant Monument Valley

contact avec l'hexagone ou avec ses représentants !

Après cela, le Canada nous a paru presque fade. La Colombie Britannique, l'Alberta, les Territoires du Nord-Ouest. Un peu plus de grandes villes, beaucoup plus d'heures passées sur la route, sous la pluie. Les premiers mois de notre aventure ayant été un peu fatigants, nous avons décidé de faire une petite pause au cœur des Montagnes Rocheuses, dans la région du Parc National de Banff. Dans la maison tout en bois de nos amis bouddhistes, nous avons passé quelques jours agréables, dorlotés par les

pour la première fois depuis bien longtemps, des signes d'impatience et de doute ont fait surface. A-t-on vraiment envie de traverser les États-Unis en stop, ce pays qui, selon les dires (de certains Américains eux-mêmes !), est une vraie jungle ou un automobiliste psychosé nous attend à chaque virage pour nous tuer et nous couper en morceaux ! Notre décision est prise : nous achetons deux billets de bus, direction l'Arizona, à environ 2500 km à vol d'oiseaux. Chose qui nous oblige à emprunter la pire compagnie de transport que notre bon vieux monde «

civilisé » ait jamais connu, son mot d'ordre étant « Premier arrivé, premier servi ». Oublions nos réservations à la française. Ici, rien ne sert d'acheter son billet trop à l'avance (excepté si nous désirons bénéficier d'un tarif du tonnerre). Si le bus est plein, tans pis pour nous, il faudra revenir plus tard. Quand on voyage avec Greyhound, il ne faut donc pas être pressé, les probabilités de ratages s'accroissant avec le nombre de correspondances. Voilà donc un petit détail qui rend l'arrivée aux Etats-Unis plutôt folklorique (pour avoir le sens de l'euphémisme) après le calme et la simplicité de la vie dans les montagnes canadiennes. De plus, notre itinéraire est des plus illogiques puisque nous passons par Vancouver, Seattle, Sacramento, Los Angeles pour enfin rejoindre l'Arizona, quatre jours et finalement 3700 km plus tard.

Les rues caniculaires de Phoenix nous convainquent de pousser plus au Nord, jusqu'à Flagstaff, petite ville pleine de charme où nous préparons notre entrée en pays autochtone. A travers les commentaires des uns d'un côté, et nos recherches de l'autre, nous découvrons les multiples facettes de l'Arizona. Plus qu'un simple désert, cet état regorge de lieux magnifiques, des plaines de sable et de cactus du sud aux collines de pins de Flagstaff en passant par les cathédrales minérales de Monument Valley. Il y a aussi les canyons qui tranchent le paysage, creusés par l'eau et l'érosion qui emportent la roche fragile depuis plusieurs milliers d'années. Nous apprenons que les Havasupai, une tribu appartenant à la famille des Pai, vit au fond de l'un de ces canyons. Pour accéder à leur seul et unique village, une marche de 12 km est nécessaire. Pas de route, pas de voitures : serait-ce une des dernières sociétés préservées du monde uniformisé dans lequel nous vivons ? La réponse est clairement négative et nous pousse à nous rendre à l'évi-

« La majorité d'entre eux est diabétique et à peine consciente de la source du problème : leur régime alimentaire. »



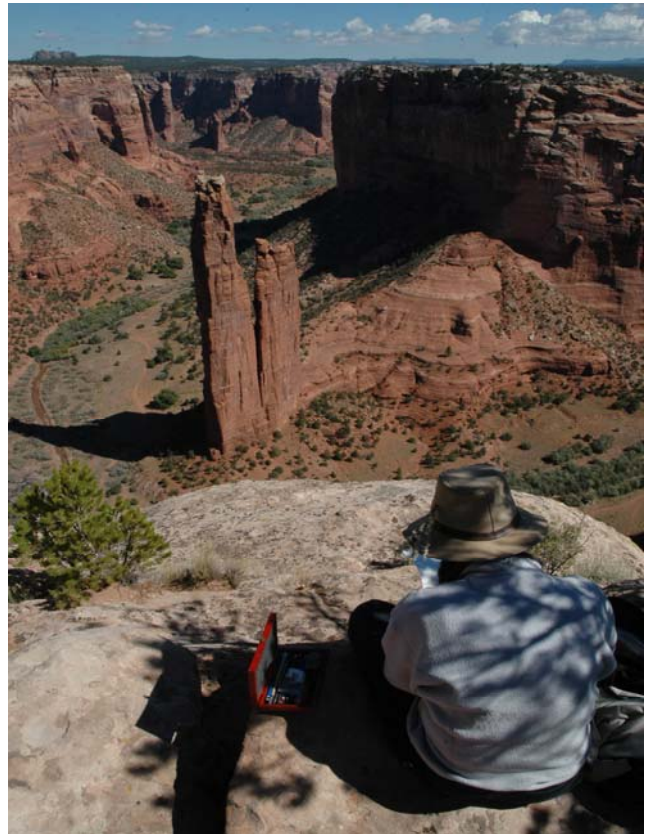
Jimmy le joueur de flûte.

dence : trop beau pour être américain ! Les Havasupai s'avèrent être des gens timides d'un premier abord, et pourtant si gentils et sensibles quand on franchit la barrière qui sépare les autochtones des touristes que nous sommes. Mais les villageois, dont le nombre n'excède pas 300, sont les derniers représentants d'une tribu dont la culture est presque morte. Isolés et même enfermés (selon leurs propres termes) dans leur réserve dont les frontières, au cours du temps, se sont resserrées autour du canyon, les Havasupai font face à des problèmes de santé physique et psychique. La majorité d'entre eux est diabétique et à peine consciente de la source du problème : leur régime alimentaire. Sur la place du village, canettes de coca-cola et paquets de chips sont dans toutes les mains, rendant la plupart des adultes et des enfants obèses et

déprimés. Alors oui, pas de route jusqu'au village, selon le choix des habitants eux-mêmes, mais les mules, les chevaux et l'hélicoptère se chargent d'apporter boîtes de conserves, barres de chocolat et boissons sucrées au fond du canyon. Quant aux fruits et légumes, ils ne sont pas très populaires auprès de la population locale. En tant que touristes, et donc intrus, nous sommes relégués au camping situé à 3 km du village (en plus des 12 que nous venons de parcourir) après avoir payé la taxe d'entrée sur les terres Havasupai. Nous découvrons ainsi les joies et les contrariétés des fameuses réserves indiennes américaines qui n'existent pas en Alaska. Cependant, et à notre grande surprise, le camping se trouve aux pieds de chutes d'eau magnifiques dont la couleur exceptionnelle a donné son nom aux Havasupai que l'on appelle

parfois « le peuple de l'eau bleue-verte ». Pourtant sacrées selon leur tradition, ces chutes sont de moins en moins visitées par les villageois, peut-être trop intimidés par les vagues de touristes qui envahissent leur canyon chaque année. Il est vrai que les visiteurs sont en général plus intéressés par leur baignade quotidienne dans les lagons que par un quelconque contact humain avec la population locale. Malgré la beauté des lieux, nous ne nous sentons pas très à l'aise parmi eux et préférons marcher trois kilomètres jusqu'au village, où nous passons nos journées à jaser avec les habitants. C'est ainsi que nous rencontrons Fidel (nous devons commencer à nous familiariser avec les noms espagnols, car n'oublions pas que l'Arizona appartenait encore aux Mexicains il y a 150 ans !) qui nous invite sans hésiter à participer à une hutte de sudation (encore une, nous ne nous en lassons pas !). Celle-ci est un peu différente de ce que nous connaissons : construite avec les matériaux de la région, elle est faite d'une structure de bois recouverte de branchages et de boue séchée. Participer à une séance demande une préparation spirituelle, qui peut se traduire par une activité physique. Nous décidons ainsi d'aider Fidel et Rolland à préparer le feu dans lequel chaufferont les pierres en récoltant du bois, chose plutôt difficile dans une réserve où il est formellement interdit d'en ramasser. Sur les encouragements de nos nouveaux amis, nous apprenons donc à violer les lois de la tribu sans scrupules. « De toute façon, tout le monde est corrompu ! » (Ce n'est pas nous qui le disons).

Une semaine après notre arrivée, nous ressortons du canyon (en ce qui me concerne, il s'agit plutôt de m'en extirper, le dernier raidillon semblant vouloir me retenir à jamais !) pour gagner les terres Navajo regroupées dans la plus grande réserve des Etats-Unis.



Pause croquis devant spider Rock

Nous arrivons dans la petite ville de Shiprock en période de festivités puisque la 94^e Northern Navajo Fair, au cours de laquelle nous découvrons les joies du rodéo, bat son plein. Ici, le cheval est une institution. Petits et grands apprennent à s'éjecter de leur monture en plein galop pour attraper et ficeler une vachette ou un mouton en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ou encore s'entêtent à vouloir rester sur le dos d'un taureau qui, lui, n'en a apparemment pas envie. Nous nous découvrons donc une passion (tout le monde a ses faiblesses) pour ce genre de spectacle très américain ! Bien entendu, nous ne perdons pas de vue les événements plus traditionnels que sont les danses Navajo. Nous assistons ainsi aux derniers jours d'un Yeï bi chai, cérémonie qui n'a lieu qu'en hiver et qui a pour but de soigner le patient qui en a fait la demande. Elle dure neuf jours pendant lesquels des hommes dansent et chantent chaque nuit devant le patient tandis

qu'un Medicine Man prie pour lui.

Pendant ces quelques jours, où l'hospitalité nous est offerte à l'Eglise Réformée de Bethel (Shiprock étant une ville qui n'a ni hôtels, ni motels, ni camping, mais plus d'une quinzaine d'Eglises), nous sommes accueillis à bras ouverts par les Navajos dont la gentillesse est sans limite. Faire du stop dans leur réserve (nous avons finalement craqué !) nous rend célèbres auprès de la population de la localité, ce qui nous laisse bon espoir de nous faire des amis. Cependant, nous quittons Shiprock sans programme établi pour la suite, n'ayant pas encore véritablement « percé ». Il est vrai que nous sommes ambitieux, voire utopistes puisque nous nous sommes mis dans la tête de vivre quelques jours avec des Navajos dont le mode de vie est resté traditionnel, c'est-à-dire basé sur la culture du maïs et l'élevage de moutons. Nous avons pourtant espoir, et en attendant de rencontrer des personnes qui pourront nous aider, nous mul-

Une semaine après notre arrivée, nous ressortons du canyon pour gagner les terres Navajo regroupées dans la plus grande réserve des Etats-Unis.

tiplions les visites des joyaux de la réserve !

Canyon de Chelly, lieu sacré aujourd'hui fermé au public sans la présence d'un guide local, où nous rendons visite à Spider Woman (la femme araignée) dont la demeure se trouve au sommet de Spider Rock (le rocher de l'araignée). Située au centre symbolique des terres Navajo délimitées pas quatre montagnes sacrées, Spider Woman aurait enseigné aux femmes Navajo l'art du tissage après leur arrivée en Arizona il y a 800 ans environ. Les ancêtres des Navajos (ou Diné, dans leur propre langue) faisait à l'origine un seul et même peuple avec les Dené des Territoires du Nord-ouest du Canada.

Après leur séparation due à des conflits ou à une croissance démographique trop importante (ou à d'autres raisons inconnues), leur migration vers le sud les a conduit jusque dans la région des « Quatre coins » où ils auraient pris une partie des terres des Indiens Pueblos installés depuis des milliers d'années. La culture Navajo est maintenant bien différente de celle des Dené, leur langue trahissant toutefois leur véritable origine. Les Diné restent tout de même les « cousins » des Dené. Touristes à pied (comprenez « en stop ») parmi les touristes en voiture, nous nous sentons un peu le c** entre deux chaises : l'Américain blanc en visite nous prend pour des Indiens, et les autochtones nous considèrent comme des touristes, ce qui ne rend les choses faciles ni avec les uns, ni avec les autres. Mais notre sens de la communication (nous avons appris quelques mots de Navajo, histoire de nous démarquer un peu auprès des locaux) ne nous a pas abandonné, et nous finissons par être

invités à manger « traditionnels » dans la famille d'Andrew, un bijoutier originaire du canyon qui vit maintenant à Chinle, la ville voisine. Entre deux « fried bread » (pain frit dans un bain d'huile, attention aux calories !)

ment, les plus touristiques) de la réserve. Nous auto-stoppons donc jusqu'à Monument Valley où nous plantons notre tente juste en face des immenses rochers, notre plus belle vue depuis quelques temps. Vous



Bergers à Tsegi Canyon

et plusieurs bols de soupe de maïs au mouton, Andrew et sa femme nous font l'éloge de leur fille aînée couronnée trois fois « Miss » de son école !

L'élection des « Miss » est devenue très populaire dans la réserve, chaque ville, chaque école et chaque garderie se faisant un honneur d'en organiser une, une fois l'année. Mais pour une jeune fille Navajo, le summum reste l'élection de Miss Navajo Nation. Rien à voir avec nos « Miss » à la française dont les critères de sélection se concentrent essentiellement sur leur culotte de cheval. Une bonne Miss Navajo doit parler couramment le Navajo, savoir mouliner le maïs de façon traditionnelle, tuer et découper correctement un mouton, monter à cheval, cuisiner le pain frit et la soupe, danser la « danse du panier », et présenter d'autres talents de son propre cru. La culotte de cheval n'est absolument pas prise en compte.

Faute d'un hogan où dormir et de chèvres à garder, nous continuons sur notre lancée des plus beaux sites (et, malheureuse-

vous souvenez de John Wayne dans « Fort Apache » ou « La prisonnière du désert » ? Bien entendu, tout le monde connaît donc Monument Valley ! Pourtant, peu d'entre nous savent que ce lieu, plus qu'un simple décor pour films de cowboys et d'Indiens, est sacré pour les Navajos qui y voient la manifestation de la bonté de Mère-Terre et de l'amour qu'elle nous porte (deux des rochers ayant la forme de mouffles sont perçus comme étant les mains de notre mère nous sauvant). Ici travaille Jimmy, un joueur de flûte converti en guide, histoire de boucler ses fins de mois d'artiste. Calme, modeste et talentueux, Jimmy se prend d'affection pour nous. De fil en aiguille (c'est le cas de le dire), nous apprenons que sa mère est une grande tisseuse. D'après lui, elle serait probablement contente de faire pour nous une démonstration de son art. Un matin, nous partons donc tous les trois rendre visite à Leta, 85 ans, toujours active, dans sa petite maison rustique

Vous vous souvenez de John Wayne dans « Fort Apache » ou « La prisonnière du désert » ?

«Ils disent que vous apportez des maladies, vous les Blancs », finit par traduire Jimmy, apparemment pas très à l'aise !

du fin fond de la réserve. C'est dans la pièce unique, meublée en tout et pour tout d'une table, d'un lit et du métier à tisser, que nous passons des heures à la regarder travailler sur la tapisserie que nous lui avons commandée. Traditionnellement, chaque femme Navajo devrait savoir tisser. Mais de nos jours, les occupations et les priorités étant différentes, seules quelques tisseuses sont toujours en activité. Tisser est le grand art de la nation. Si Spider Woman a appris aux Navajos le tissage, on dit aussi que ce seraient les Indiens Pueblo qui l'aurait enseigné à la Femme Araignée ! Quand une tisseuse travaille, ce sont ses mains, mais aussi son esprit, qui s'investissent dans la création d'une tapisserie. Elle visualise un motif qui est directement retransmis à l'œuvre au travers de ses doigts. A l'origine, et pour ne pas que son esprit reste prisonnier de sa tapisserie, la tisseuse devait laisser un trou au milieu qui rappelait celui d'une toile d'araignée. Mais les marchands blancs du 19^e siècle refusèrent d'acheter de telles pièces. Depuis, plus de trou mais un fil de couleur qui relie l'intérieur de la tapisserie au bord extérieur. C'est par là que l'esprit peut s'échapper et s'en retourner à la tisseuse.

Quelques jours plus tard, sur notre chemin vers de nouveaux horizons, nous nous arrêtons dans la petite ville de Kayenta, à quelques kilomètres de Monument Valley. Toujours désireux de rencontrer des Navajos au mode de vie traditionnel, nous décidons de multiplier nos chances (à l'origine très peu élevées) en nous rendant au marché. Pour cette dernière journée dans la région, Jimmy se propose de nous accompagner et de nous servir de traducteur. Nous arrêtant au stand d'un couple de Navajos âgés,

nous apprenons qu'en plus de bien connaître la médecine traditionnelle, ils vivent encore dans un hogan à l'extérieur de la ville, élèvent des moutons et cultivent du maïs. Jimmy leur explique en Navajo que nous sommes prêts à aider à la ferme afin de connaître un peu mieux

où je rencontre Sally. Sa mère, elle aussi très « traditionnelle » (nous nous attendons au pire), vit près du site historique de Betatakin, au bord d'un canyon où paissent ses moutons. Ayant besoin d'aide en l'absence de son berger (son mari et elle sont main-



Travail du maïs chez Maty et Keith

leur mode de vie. La discussion se fait vive entre eux. Ignorants de ce qui se dit, nous attendons patiemment la traduction. Quand Jimmy finit par dire « Ils sont très traditionnels », nous comprenons qu'un sens caché existe derrière ce mot. « Ils disent que vous apportez des maladies, vous les Blancs », finit par traduire Jimmy, apparemment pas très à l'aise ! Nous prenons le commentaire avec humour mais n'insistons pas. Nos chances semblent maintenant très faibles, mais nous savons aussi que l'espoir commence quand il n'y en a plus.

C'est au lavomatique que notre chance tourne. Après réflexion, cet endroit est un lieu de rencontre incomparable : tout ceux qui n'ont ni eau ni électricité descendent de leurs mesas une à deux fois par semaines pour laver ensemble leur linge sale ! Logique, mais nous n'y avions pas pensé avant. C'est tout simplement le besoin de linge propre qui me pousse là-bas,

tenant trop âgés pour courir après les chèvres toute la journée), elle accepte de nous laisser pénétrer dans son univers où seuls règnent travail et discipline. Pas de temps pour le divertissement, la survie étant la priorité. Pas d'eau courante ni d'électricité. Nous découvrons ainsi l'univers traditionnel Navajo où les femmes sont maîtresses des lieux. !

Le clan, mais aussi l'héritage d'une famille se passent de femmes en femmes depuis des centaines d'années. Mary fait tourner le foyer, cultivant du maïs, élevant des moutons, fabriquant des paniers qu'elle vend sur les marches tandis que Keith, son mari, obéit à ses ordres depuis qu'il est retraité de la mine de charbon, condamné à rester à la maison et à y travailler jusqu'à la fin de ses jours. Chaque matin, nous préparons le grand Jojo, notre cheval, gentil mais qui commence à se faire de très vieux os, et descendons dans le ca-

Julie BAUDIN
et David DUCOIN



www.tribuducoin.com

nyon où se trouve le corral avec les 86 moutons et 56 chèvres de Mary (le bétail appartient toujours aux femmes tandis que les chevaux sont la propriété des hommes). Après avoir ouvert la barrière et laisser sortir le troupeau, il s'agit de ne pas le perdre de vue, le canyon s'étendant sur des dizaines de kilomètres. En équipe d'enfer, l'un d'entre nous est à cheval, l'autre à pied. Nous commençons à prendre le coup de main et perdons l'habitude de courir inutilement après les chèvres téméraires. Être berger demande sérénité et confiance. Surtout, pas de panique. Nous avons une chance inouïe puisque le canyon est à nous pendant la journée. Jamais nous n'aurions pu espérer mettre les pieds dans un tel lieu sans en connaître les propriétaires (la propriété étant toujours traditionnelle, la terre appartenant légalement à la nation Navajo en général). Et pour cause, ce canyon fut jadis habité par les Anasazi, ou anciens Pueblo, ancêtres des Hopis actuels. Après un jour de pluie qui provoque des glissements de terrains, nous découvrons sur le sol des centaines de fragments de poteries vieux de plus de 800 ans. Au fil des jours, en menant les moutons parfois au nord, parfois au sud,

nous tombons nez à nez avec les habitations des Anciens Pueblos perchées dans la roche et magnifiquement préservées. Pour les Navajos qui connaissent l'existence de ces vestiges, la mort et tout ce qui s'en rapproche est tabou. C'est pourquoi la plupart d'entre eux refusent de se rendre dans ces ruines ou de toucher les pierres et les morceaux de poterie qu'ils découvrent éparpillés dans leur réserve. L'histoire de ces peuples anciens ne leur appartient pas, ni ce qu'ils ont laissé derrière eux. À la fin de la semaine, nous troquons notre habit de berger pour celui de fermier et aidons au travail des champs de maïs. La récolte et le stockage des beaux épis de maïs bleu, rouge, blanc et jaune doivent être terminés avant les premières neiges. Le temps s'est déjà rafraîchi, ce qui n'empêche que nous travaillons uniquement de nos mains. Aucune machine ne doit toucher le maïs, comme aucun engrais ou pesticide ne doit l'aider à pousser. Le maïs, importe d'Amérique Centrale il y a 2500 ans, est à la base des cultures Pueblo et Navajo. Son caractère sacré est indéniable et doit être respecté. Cette année est chargée pour Keith et Mary, comme pour bien d'autres, puisque c'est l'année qu'a choisie le

Créateur pour livrer aux hommes les fruits des pins, les pignons, qui ne s'épanouissent que tous les cinq à sept ans. Les ramasser est un travail fastidieux qui rapporte un peu d'argent aux familles qui les vendront sur les marches. Succès garanti auprès des Navajos qui en sont friands !

Le mois d'octobre tire à sa fin, ainsi que notre rêve américain. Bien après notre départ pour le monde latino, nous garderons des fragments de songe dans un coin de notre tête. C'est une Amérique étonnante, multicolore, divisée et d'une incroyable complexité que nous avons découverte. Une Amérique qui n'en finit pas d'échapper à nos clichés. Une Amérique dont les problèmes ne correspondent pas toujours à ceux auxquels l'Europe doit faire face. Une Amérique que l'on hait un jour, que l'on adore le lendemain. Nous garderons un souvenir impérissable du pays et de ses citoyens, quelle soit leur couleur ou leur tendance politique. Nous sommes convaincus que vous saviez déjà tout cela, mais nous tenions à vous le confirmer !

A tous nos amis Navajo, Ahe'hee ! A tous les autres,

Tous nos remerciements à John Running, David Edwards, Jared Tabita, John Greydanus, les organisateurs de la Northern Navajo Nation Fair, Mark Amo, Denisa Livingstone, Andrew Harris, Jimmy et Leta Keith, Sally Martinez, Eugena Satt, Mary et Keith Martinez, tout ceux qui nous ont aidés et pris en stop, ainsi que nos deux webmasters, Vincent Hoen et Delphine Lohner.

ameriquenordsud@netcourrier.com
davidducoin@netcourrier.com